

Culture républicaine et République coloniale (1879-1940)

Le bain colonial

La République n'est pas un personnage de conte pour enfants, elle a une histoire¹.

Paradoxalement dans ce stage consacré à la colonisation, mon propos vise moins à l'analyse du monde colonial qu'à une saisie du poids du fait colonial dans la culture et le modèle républicain français. Il s'agirait de « *réfléchir à l'intime intrication du colonial avec l'histoire nationale, (...) analyser ce qui, dans notre culture, dans nos représentations, dans nos rapports à l'Autre et au monde, dans nos modes d'être, de créer, de produire, est travaillé par le colonial²* ». Pour moi, l'intérêt de ce type de questionnement pour l'enseignement du fait colonial dans le secondaire repose sur ces deux points :

- Dans les programmes, et singulièrement ceux de première, la question coloniale semble extérieure à la problématique d'ensemble construite autour de la question républicaine et nationale³. Si la colonisation a un impact sur la République, celui-ci s'envisage en Terminale uniquement par le filtre des crises de décolonisation, leur effet immédiatement politique : l'Indochine, l'Algérie.
- Pourtant la colonisation représente l'une des faces du fait républicain notamment pour la III^{ème} République, à la fois république et empire.

Centrant mon intervention sur la III^{ème} République, la problématique qui m'importe tient peu à la constitution de l'empire colonial. Elle ignore également l'une des voies actuelles de l'historiographie de la colonisation illustrée par *Le livre noir du colonialisme* de Marc Ferro (2003), *Génocides tropicaux* de Davies (2003), *Coloniser-Exterminer* d'Olivier Lacour-Grandmaison (2004). La violence du colonisateur, la violence faite aux colonisés et leurs réverbération sur les sociétés occidentales constituent un champ d'investigation renouvelant en partie les problématiques de la guerre totale, du totalitarisme. Ces thématiques demeureront

¹ Nicolas Bancel, Pascal Blanchard, Françoise Vergès. *La République coloniale. Essai sur une utopie*. Paris. Albin Michel. 2003.

² Nicolas Bancel, Pascal Blanchard, Françoise Vergès. *La République coloniale. Essai sur une utopie*. Paris. Albin Michel. 2003.

³ Vincent Chambarlhac. *La République, une nouvelle culture politique ?* Intervention au stage IUFM des 11 et 12 décembre 2003. Disponible en version électronique dans les pages Histoire / Géographie du site internet de l'Académie de Dijon.

ici en hors champ⁴. L'articulation de la culture républicaine au fait colonial, comme la part de la culture coloniale dans le modèle républicain, retiennent ici mon attention. La métropole constitue le cœur géographique de cette intervention nourrie des propositions du collectif réuni par Pascal Blanchard et Sandrine Lemaire pour les volumes de *Culture coloniale* (Autrement, 2003 et 2004) synthétisées dans *La République coloniale, essai sur une utopie* ; elle est également construite par les réflexions de Gérard Noiriel (*Le creuset français* -1998, *Les origines républicaines de Vichy* -1999). En un sens, cette proposition prend au pied de la lettre la propagande coloniale de la III^{ème} République pour laquelle l'épopée coloniale constitue une part de l'identité nationale, celle de *la plus grande France qui va de la ligne bleue des Vosges aux forêts du Cameroun* ». En un sens également, c'est un écho au temps présent. Echo aux difficultés ressenties dans certaines académies sur l'enseignement du fait colonial qu'entravent et compliquent les revendications communautaires (communautaristes) ; écho aussi à la loi du 23 février 2005, et à son article 4 qui stipule « *les programmes scolaires reconnaissent en particulier le rôle positif de la présence française outre-mer, notamment en Afrique du Nord, et accordent à l'histoire et aux sacrifices des combattants de l'armée française issus de ces territoires la place éminente à laquelle ils ont droit* ». A chaque fois, dans l'espace de la classe comme dans l'espace public⁵, les liens entre modèle républicain et fait colonial questionnent.

Culture républicaine, fait colonial, nation.

On ne peut comprendre l'œuvre coloniale de la III^{ème} République sans se référer au déficit de légitimité dont elle souffre à sa naissance. Il faut aux républicains s'affirmer patriotes face aux concurrences politiques de la droite conservatrice comme devant la naissance d'une droite révolutionnaire, nationaliste. Il leur faut également composer avec la question de l'Armée, déterminante dans les crises de la République. Dans ce jeu politique, la colonisation permet aux républicains de fonder leur propre légitimité comme de réinscrire la France dans le champ des puissances internationales. En somme, pour Nicolas Bancel et Sandrine Lemaire, « *les républicains, par leur engagement colonial, font d'abord face aux menaces qui pèsent sur leur propre survie politique*⁶ ». Pour autant, leur colonialisme se distingue des autres

⁴ Sur ce point, cf. Enzo Traverso. *La violence nazie. Une généalogie européenne*. Paris. La Fabrique 2002.

⁵ L'adoption de cet article est à l'origine d'une pétition (mars 2005) initiée par Claude Liauzu circulant chez les historiens pour dénoncer cette prescription par la loi de la recherche historique. Gérard Noiriel, Lucette Valensi sont parmi les premiers signataires de celle-ci.

⁶ Nicolas Bancel, Pascal Blanchard, Françoise Vergès. *La République coloniale. Essai sur une utopie*. Paris. Albin Michel. 2003. p 105.

puissances coloniales (Grande Bretagne notamment) comme du Second Empire par l'affirmation de son caractère républicain, proclamant la mission civilisatrice de la France, figure maternelle des peuples colonisés.

Les échelles de l'acculturation républicaine.

L'ensemble du dispositif républicain se mobilise pour légitimer la colonisation aux yeux de l'opinion publique. Il faut lire cette mobilisation dans l'œil du processus d'acculturation républicaine de la société française⁷. La question coloniale ne constitue dans cette perspective ni un hors champs, ni un domaine spécifique de celui-ci ; elle représente l'une de ses dimensions.

Dans cet optique, l'Ecole constitue l'un des milieux propagandistes du fait colonial le plus actif à la Belle Epoque. Elle forge les représentations qui structureront après 1918 le *bain colonial*, soit l'apogée de la culture coloniale en France. Pour Pierre Nora, « *la République toute entière est un apprentissage, (...), son histoire est celle d'une acculturation*⁸. » Cette acculturation par l'Ecole touche l'hexagone comme les colonies : il s'agit de fondre dans l'identité française des particularismes locaux, de dialectiser les relations du particulier et de l'universel. La républicanisation des campagnes par l'Ecole, le maillage que son institution en 1881 produit, sert l'intégration des *petites patries* à la *Patrie*. Le procédé s'applique également à la *plus grande France* qu'il s'agit de fondre dans la France républicaine. Dans ces jeux d'échelles, des représentations spécifiques du rapport au phénomène colonial se façonnent. L'une porte sur l'inégalité des races et simultanément leur éducatibilité, la seconde travaillant l'espace permet l'identification au collectif.

- Le discours colonialiste tenu aux écoliers français ne passe pas nécessairement par la description explicite du monde colonial, il se déploie au quotidien des lectures. L'un des best-sellers des manuels de lecture, *Le Tour de France par deux enfants* (G. Bruno), se centre sur l'hexagone qu'il arpente, suivant l'itinéraire d'enfants lorrains. Prétexte à une géographie économique hexagonale, le récit place en hors champ le monde colonial mais pas les représentations structurant le droit à la domination de l'Europe sur le globe. Une planche campe le stéréotype de la hiérarchie des races à propos d'une visite d'un bateau à Marseille ; elle implique en dernier recours la race blanche comme norme, la race noire paraissant la plus éloignée de celle-ci. C'est le

⁷ Le concept d'acculturation, appliqué au cas de la France républicaine, est lui-même un emprunt à l'anthropologie, notamment coloniale (Nathan Wachtel « l'acculturation » in Jacques Le Goff, Pierre Nora (dir). *Faire de l'histoire*. Tome 1 « Nouveaux problèmes ». Paris. Folio. 1986. p 174-202.).

⁸ Pierre Nora. *Les Lieux de mémoire*. Tome I. "La République". Gallimard "Quarto". 1997. P 17.

droit à la colonisation par le devoir d'éducation qu'implique cette planche. D'autres manuels, plus explicitement colonialistes (*Jean Lavenir* de E. Petit et G. Lamy, *Petit-Jean* de Charles Jeannel), usent de procédés identiques. L'essentiel de l'idée coloniale et son racisme normatif passent donc par l'apprentissage de la lecture (Gilles Manceron⁹). Elle justifie donc de manière inconsciente la colonisation et se double de l'évocation du devoir d'éducation des colonisés. Si Jules Ferry demeure convaincu de l'inégalité raciale, il croit en l'éducation des races inférieures pour les rapprocher du modèle national, tout en jugeant impossible de combler totalement la distance. Ferdinand Buisson, auteur du *Dictionnaire pédagogique*, juge lui l'éducabilité des indigènes possibles dans une perspective pédagogique. L'essentiel du propos tenu par l'institution scolaire tient en fait à l'emboîtement des espaces et des races présentés pédagogiquement de manière à se situer par rapport à la France et à situer celle-ci dans le monde (*petites patries / Patrie, Plus Grande France*). A l'échelle de la nation, la perspective s'entend intégratrice ; à l'échelle du monde elle est identitaire.

- Ce travail sur l'espace national lie république et empire. Il est facilité sur la période par la culture de masse qui produit une nouvelle perception de l'espace par l'évocation des récits d'exploration, la vogue des romans d'aventure, l'essor du cinéma. Dans cette configuration, l'institution scolaire et l'université occupent une place spécifique. L'essor de la géographie coloniale participe de la construction de l'espace républicain ; la production de cartes de l'empire, assortie de la thématique des blancs que l'on comble, donne corps aux représentations visuelles de la plus grande France au moment où les clivages et les segments locaux s'effacent au profit du national. Par effet retour, c'est le parti colonial qui permet l'institution de la géographie coloniale (1885, chaire de maître de conférence à la Sorbonne, puis 1893 –chaire de professeur) au moment de la fondation disciplinaire des sciences humaines et sociales¹⁰. De même, les cartes, les cours sur la colonisation que fournit aux instituteurs l'agence générale des colonies¹¹ permettent l'appropriation mentale de l'espace colonial, extension naturelle du

⁹ Gilles Manceron. « Ecole, pédagogie et colonies ». In Pascal Blanchard, Sandrine Lemaire. *Culture coloniale. La France conquise par son Empire*. Paris. Autrement « Mémoires ». 2003.

¹⁰ Sur ce point, cf. l'article « géographie coloniale » d'Hélène Blais et Cristina d'Alessandro dans l'ouvrage co-dirigé Jacques Lévy et Michel Lussault : *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*. Paris. Belin. 2003.

¹¹ Sandrine Lemaire. L'agence économique des colonies. Instrument de propagande ou creuset de l'idéologie coloniale en France (1870-1960). Florence. Institut universitaire européen. 2000.

territoire métropolitain qui obéit aux mêmes logiques géopolitiques de confrontation avec les rivaux européens (Grande Bretagne, Allemagne).

L'idée coloniale adéquate au modèle républicain ?

On le voit l'idée coloniale métisse le processus d'acculturation républicaine. Le mouvement est complexe. Il ne résulte pas seulement de l'application différenciée (colons / colonisés) des principes républicains métropolitains sur les colonies. Il ressort également dans l'exposition de l'œuvre coloniale aux regards métropolitains d'une vision idéalisée et pacifiée de la République dans laquelle les deux France (républicaine et traditionaliste) marchent ensemble. Le fait colonial participe alors d'une redéfinition de l'identité culturelle française. Deux expressions circonscrivent ce mouvement. Au début de notre période, l'ensemble des colonies françaises est tour à tour qualifié comme la *France des cinq parties du monde*, la *France coloniale* ; au soir de la Troisième République le terme *d'Empire* s'impose. La transition coïncide avec la commémoration du cent cinquantième de la Révolution et l'Empire¹², elle annonce la *Révolution nationale de l'Etat français*. Dans ce premier temps de l'exposé, je me bornerai à l'évocation de ces deux facettes pour scruter ensuite plus précisément les figures et les lieux qui peu à peu circonscrivent ce déplacement sémantique.

- Une application différenciée. « *La culture républicaine qui s'impose progressivement à partir des années 1880 associe respect de l'individu, prépondérance de la Chambre des députés désignés par la nation souveraine, rôle décisif de l'instruction publique pour la formation du citoyen et le dégagement d'une élite, réponse aux attentes de la classe moyenne indépendante, adhésion à un ensemble de symboles et de rites. Cette culture est dominante au tournant des XIX^{ème} et XX^{ème} siècle, ce qui ne signifie pas qu'elle n'a pas des adversaires.* » Cette définition tirée du BO du 3 octobre 2002, construite par l'historiographie des cultures politiques, permet l'évocation à l'aune de la culture républicaine du fait colonial. Il faut rappeler la distance colons / colonisés, en mesurant l'invention de l'indigène dans les sciences sociales qui participent de la justification d'une société duale. Le colon représente l'Europe, quand une partie de l'élite indigène peut être « assimilée ». La formation de ces élites au crible de l'Ecole républicaine prépare d'ailleurs –à son corps défendant- les mouvements de décolonisation (Indochine, Afrique du Nord) par la promotion même des valeurs républicaines et la mesure par les colonisés de l'écart entre celles-ci et la réalité du

¹² Charles Robert Ageron. « L'Empire et ses mythes ». In *Images et colonies (1880-1962)*. Paris. BDIC-ACHAC. 1993. Si l'on se réfère *Au Tour de France par deux enfants*, le terme d'Empire colonial est attesté dès la Belle époque.

monde colonial. L'œuvre civilisatrice française, célébrée à satiété par la propagande coloniale, n'est pas seulement la construction des voies ferrées et des ports, ni l'éducation des indigènes : elle est également un marqueur de développement qui inscrit dans l'espace mondial le modèle républicain (achevée vers 1900) comme un but à atteindre. Le colon européen constitue alors un citoyen à part entière, représentant un but sur l'échelle du progrès, à qui il incombe des devoirs vis-à-vis des populations dominées. Ici encore l'École domine. Dans les manuels scolaires, les colonies sont présentées comme un espace de projection de ce que la métropole souhaite pour elle-même : « *la mission civilisatrice de la France renvoie à l'idéal scolaire lui-même et s'inspire étroitement de son programme en affirmant la possibilité d'une transformation, par l'éducation, des indigènes considérés, selon un schéma récurrent, comme des enfants qu'il convient de faire grandir*¹³ »

- Ce processus calque en partie celui de l'acculturation républicaine hexagonale à la nuance près qu'il s'accompagne de la fabrique toujours réitérée d'un racisme colonial, à l'origine d'une tension continue entre le modèle assimilateur (pour qui l'indigène n'est pas figée dans une nature raciale) et l'échelle même de mesure de l'œuvre civilisatrice française construit par la distance colons / colonisés. L'écart face au modèle républicain métropolitain produit le nouage des deux France. La mesure de la distance colons / colonisés pare le premier de la qualité de français (l'épithète de républicain importe peu ici). Dans la perspective civilisatrice qui construit la représentation que la République se donne de la colonisation, la référence nationale prime sur l'affirmation républicaine. Il n'est plus alors de contradictions entre l'œuvre de l'instituteur (qui éduque pour rendre français) et le missionnaire (pour qui la colonisation est évangélisation) outremer quand ces discordances pèsent sur la métropole. Ainsi aux divisions politiques et culturelles inhérentes à la républicanisation de la société française, la colonisation oppose l'image de représentants nationaux travaillant de conserve. La *plus grande France* est la figure d'une nation éclairée, éclairant le monde où les contradictions internes s'effacent par la seule perspective de la mission civilisatrice. L'Empire est d'autant moins loin que cette vision se comprend dans la remémoration de la geste révolutionnaire française.

L'adéquation de l'idée coloniale au modèle républicain procède d'ajustements successifs liés à la nécessité de légitimer la République aux yeux de l'opinion publique afin de pacifier la

¹³ Nicolas Bancel, Pascal Blanchard, Françoise Vergès. *La République coloniale. Essai sur une utopie*. Paris. Albin Michel. 2003. p 96-97.

société française. Dans la perspective tracée par Herman Lebovics¹⁴, l'enjeu des images du monde colonial procède pour partie d'un phénomène où ce dernier légitime, consolide, anticipe, l'affirmation et l'évolution du projet républicain pour la métropole d'intégration nationale, lequel rassemble et distingue, inclût et exclût¹⁵. L'analyse des images coloniales précise ce trait.

Les hussards de la colonisation.

La société française de la Troisième République trempe dans un *bain colonial* dont l'historiographie récente commence seulement à mesurer les effets. Des figures singulières animent ce bain. Par analogie, la problématique de la *République coloniale* autorise le qualificatif de hussards, rappelant le mythe péguyste des hussards noirs de la République, jalons de l'acculturation républicaine, pour évoquer des figures types de la geste coloniale. Le soldat civilisateur et bâtisseur, le médecin, le missionnaire nécessairement barbu et l'instituteur, constituent ces figures singulières, toujours présentes –quelque soit le media– dans l'imaginaire colonial. Toutes participent de *La plus grande France*, toutes concourent au nouage des *deux France*.

Le soldat civilisateur

L'avènement de la III^{ème} République coïncide avec une inflexion significative : l'explorateur qui comblait les blancs de la carte s'efface devant le soldat, héraut de la conquête coloniale. Anne Hugon note ainsi une militarisation de l'iconographie de l'exploration et de la conquête de l'Afrique noire¹⁶ : le soldat s'affirme, l'officier explorateur colonise les vignettes des manuels scolaire, la publicité. Le légendaire colonial est prioritairement militaire. Le militaire, dans lequel se confond *l'aventurier*, apparaît le prélude à la colonisation, comme le souligne Gabriel Hannoteaux dans sa préface à *La politique coloniale de la France* d'Albert Duchêne (1928) :

« *Au début donc il y a un homme. Mais comment le rêve d'un homme [l'aventure] devient-il Empire ? (...). Il faut que l'aventure se transforme en entreprise, et l'entreprise en administration*¹⁷. »

¹⁴ Herman Lebovics. *La « Vraie France ». Les enjeux de l'identité culturelle (1900-1945)*. Paris. Belin. 1995.

¹⁵ D'où le lien nécessaire qu'il faut établir entre immigration et colonisation notamment, Cf. Gérard Noiriel. *Les origines républicaines de Vichy*. Paris. Hachette. 1999.

¹⁶ Anne Hugon. « Conquête et exploration en Afrique noire ». In *Images et colonies (1880-1962)*. Paris. BDIC-ACHAC. 1993.

¹⁷ Sylvain Venayre. *La gloire de l'aventure. Genèse d'une mystique moderne (1850-1940)*. Paris. Aubier. 2002. p 89.

La mise en scène du militaire obéit à cette chronologie, suggérant des représentations distinctes de la colonisation.

Les premiers temps de la III^{ème} République campent le militaire en héros républicain. En contrepoint de la barbarie des indigènes, son attitude héroïque dit l'abnégation, le sacrifice : la victoire n'apparaît pas systématiquement exaltée. Figure principale, le militaire colonial offre à la France par le surcroît de ses conquêtes, l'attribut de la puissance (rang de grande nation). L'important dans cette geste figurative est la soumission du chef autochtone à la France (l'Algérie est le plus souvent évoquée, d'autant qu'elle est souvent érigée en colonie modèle, en colonie de peuplement qui est le prolongement de la France métropolitaine). Ces premières représentations perdurent après 1914-1918, elles gagnent alors les manuels scolaires puisque dès les années 20 la question coloniale doit être enseignée dans le cadre des cours de morale et d'histoire géographique. Yves Galupeau souligne, analysant la place des grands morceaux de bravoure de la conquête coloniale en Afrique dans les manuels d'histoire : « *Loin d'exalter la supériorité d'une armée nombreuse, disciplinée, supérieurement entraînée et équipée, ils privilégient les moments dans lesquels les Français se sont trouvés en difficulté. Leur principal mérite est d'offrir des exemples individuels et concrets, d'abnégation patriotique. (...) De ces morceaux choisis dans lesquels le peuple conquis est toujours ou presque l'agresseur, émane, de surcroît, une vision étrangement défensive de la conquête*¹⁸. » De facto, le soldat –et singulièrement l'officier- s'affirme le héraut du devoir de civilisation, et devient l'une des figures emblématiques du Parti colonial. Face à l'officier, la sauvagerie des territoires qu'il doit conquérir est constamment soulignée : la civilisation s'oppose à la barbarie, le progrès à l'archaïsme. Ainsi la conquête de Madagascar, du Congo, par Savorgnan de Brazza est-elle présentée comme une victoire de la lutte contre l'esclavage (la pratique coloniale contredit quotidiennement ces représentations abolitionnistes).

Au tournant de 1930, ces représentations subissent une inflexion décisive, la *Plus Grande France* devenant *l'Empire*. L'Exposition coloniale de 1931 vise à démontrer que la France possède le second empire colonial. L'expression, contestée dans les milieux républicains vers 1929-1931, s'affirme finalement, créant le mythe d'Empire adoptée par les droites françaises quand le Front populaire use également du mot : Marius Moutet (ministre socialiste des colonies) déclare, commentant les revendications coloniales allemandes « *Pas un indigène, pas un pouce de notre Empire* »¹⁹. Pour notre propos, ce glissement vers l'Empire présente les

¹⁸ Yves Galupeau. « L'Afrique en images dans les manuels élémentaires d'histoire (1880-1869) ». In *Images et colonies (1880-1962)*. Paris. BDIC-ACHAC. 1993.

¹⁹ Charles Robert Ageron. « L'Empire et ses mythes ». In *Images et colonies (1880-1962)*. Paris. BDIC-ACHAC. 1993..

généraux, et singulièrement Lyautey, en « *bâtisseur d'Empire* ». L'essentiel dans cette inflexion tient à ce qu'elle efface pour partie la conquête pour s'attacher davantage à l'œuvre économique : le *bâtisseur* construit les villes, les routes, les chemins de fer. Son rôle est pacifique.

Le médecin

Figure plus discrète de la geste coloniale, le médecin en constitue pourtant une icône essentielle. Il est celui pour qui le devoir de civilisation consiste à sauver des vies par la science. Il soigne, vaccine et établit la supériorité de la science européenne sur les superstitions indigènes. La multiplication des antennes de l'Institut Pasteur outremer participe de ce maillage colonial exemplaire, rappelé ensuite dans la propagande coloniale, les manuels scolaires. Les images campent massivement le médecin vaccinant : une planche photographique de *Vu* (Septembre 1939) titrée « *le médecin colonial* » précise son rôle : *pathologique, scientifique, humanitaire, civilisateur*. Ces qualificatifs se suffisent à eux-mêmes, soulignant l'imaginaire colonial : le pathologique convoque le paludisme, la malaria, ces fièvres souvent associées à la moiteur des tropiques et aux marais, paysages mentaux types d'un espace sauvage²⁰ qu'il faut explorer, quadriller, drainer. La science permet ce travail humanitaire et civilisateur. Par ailleurs, le cadre conceptuel de l'anthropologie contribue à légitimer la colonisation, ce d'autant plus que les observations des médecins coloniaux (craniométrie notamment...) nourrissent les progrès de l'anthropologie raciale. Le médecin apparaît donc pivot dans l'appréhension du fait colonial. Outremer, il est l'homme par qui les progrès scientifiques et civilisateurs parviennent dans ces contrées sauvages ; en métropole, ses travaux et ses observations, nourrissent la production de stéréotypes raciaux légitimant la domination coloniale.

Missionnaire barbu et hussard noir.

Gilles Manceron noue dans court article ces deux figures coloniales, pointant le paradoxe sur la période 1880-1914 de cette union outremer quand le contexte politique métropolitain implique leur disjonction entre parti clérical et républicains laïcs²¹. Pour le missionnaire barbu, le devoir de civilisation est nécessairement chrétien : la colonisation permet

²⁰ On se situe ici dans le temps long des représentations des contrées encore vierges : Philippe Roger note la fréquence de ces paysages mentaux dans l'abord de l'Amérique du Nord au XVIII^{ème} siècle, quand celle-ci n'est encore qu'un espace à coloniser (*L'ennemi américain. Généalogie de l'antiaméricanisme français*. Paris. Seuil. 2002). Ce sont les mêmes stéréotypes que l'on retrouve –hors l'Afrique du Nord- dans les premières évocation du monde colonial.

²¹ Gilles Manceron. « Le missionnaire à barbe noire et l'enseignant laïque ». In *Images et colonies (1880-1962)*. Paris. BDIC-ACHAC. 1993

l'évangélisation, palliant la progression de la déchristianisation métropolitaine. Ce faisant, il place ce travail dans le cadre des institutions républicaines : dans les colonies l'instituteur et le missionnaire oeuvrent dans une perspective commune. *Pour l'école laïque* de Baptiste Jacob (1900) comprend ce passage explicite :

« Je rencontre souvent près de chez moi un missionnaire à la barbe noire, à l'œil dur et aigu, traversé parfois d'un éclair mystique. Il semble entretenir une correspondance avec les quatre coins du monde ; il travaille assurément beaucoup, et il travaille à édifier précisément ce que je cherche à détruire. Nos efforts en sens contraire se nuisent-ils ? Pourquoi ? Pourquoi ne serions nous pas frères, et tous deux très humbles collaborateurs dans l'œuvre humaine ? Convertir aux dogmes chrétiens les peuples primitifs, délivrer de la foi positive et dogmatique ceux qui sont parvenus à un plus haut degré de civilisation, ce sont là des tâches qui se complètent, loin de se détruire. Missionnaires et libres penseurs cultivent des plantes différentes dans des terrains différents ; mais au fond les uns et les autres ne font que travailler à la fécondité incessante de la vie. »

L'essentiel dans cette citation tient aux représentations qui la structurent : les colonies sont un monde à développer ; l'histoire faite d'un progrès incessant place le stade de la christianisation comme préalable à l'acculturation républicaine. On voit dans ce jeu une redéfinition possible de l'identité nationale puisque dans les colonies la République se prête finalement au jeu de la fille aînée de l'Eglise²². Il n'est donc pas deux France aux colonies mais une *Plus grande France* dont le caractère englobant n'est pas le seul fait de l'accumulation d'espaces : la *Plus grande France* comprend les âges différents du développement humain et c'est au regard de l'histoire nationale que l'on peut en déceler les stades. Il faut alors retourner l'argument pour se saisir de ce que disent les images et la propagande coloniales du modèle républicain métropolitain : l'alliance métropolitaine entre républicains et conservateurs est souhaitable pour la pérennisation du modèle républicain.

Une culture républicaine colonialiste ?

Le monde colonial participe de la définition de l'identité nationale ; pour la III^{ème} République, ce travail permet la conjugaison d'une identité métropolitaine républicaine à une identité nationale. La nation fait le lien entre la République et l'Empire puisque par les colonies c'est une métaphore de la République que la propagande coloniale donne à voir. Ce travail en métropole se développe à partir des années 20, s'intensifie au tournant de l'Exposition

²² Herman Lebovics. *Alliance of Iron and Wheat in the Third French Republic, 1860-1914 : Origins of the New Conservatism*. Baton-Rouge. 1988.

coloniale de 1931. L'importance prise par le mythe de l'Empire, l'ajout immédiat au qualificatif d'*exotique* de l'épithète *colonial* dans la critique artistique, cinématographique ou littéraire, coïncident alors avec la crise du consensus républicain.

User du fait colonial.

Pour les auteurs de la République coloniale, « *la colonisation sert de champ d'expérimentation à la République, qui cherche à contrecarrer en métropole les profondes déstructurations liées à la révolution industrielle et aux mouvements sociaux et politiques, en proposant un nouveau modèle, organiciste, voire holiste, des relations sociales et politiques. (...). La pacification des indigènes peut servir de modèle à la pacification des classes dangereuses*²³. » Importe pour notre propos la remarque introduisant la possibilité d'un nouveau modèle d'organisation des classes sociales : l'argument colonial dans le jeu métropolitain permettrait alors, par bribes, la mise en scène d'une autre forme possible de république.

Durant les années 20, l'argument colonial s'utilise prioritairement dans le cadre d'affrontements franco-français (Communistes *versus* Républicains nationaux) : les affrontements coloniaux deviennent ainsi un point d'articulation possible du rapport au régime, à la question révolutionnaire. Quand, au tournant des années Trente, la crise avive les tensions sociales en France, l'argument colonial (des peuples rassemblés par la fêrule civilisatrice de la France) sert la mise en scène pour la métropole d'une République pacifiée, d'un consensus républicain renouvelé. Au-delà, l'argumentaire permet la glorification de la modernité technique française. Dans ce jeu, les expositions coloniales (Marseille 1922, Paris 1931, comme le Salon des colonies -Paris 1937) paraissent le lieu idoine de cette célébration. Elles offrent à la société métropolitaine l'image de ce que le projet républicain peut et doit apporter à la métropole ; elles sont le lieu de la mise en scène du projet républicain colonial, lequel permet depuis les colonies, une recolonisation de la Nation sur une base plus ou moins raciale. Les travaux de Gérard Noiriel, Claude Liauzu, sur l'immigration, impliquent le fait colonial dans la définition républicaine de l'étranger au détour des années Trente. L'éclosion et le développement d'une culture de masse marquée par la spectacularisation de l'Autre (photographies, cinéma, zoos humains...) participent également de ce phénomène : la culture républicaine devient une culture nationale. « *Les colonies deviennent (...) une métaphore de*

²³ Nicolas Bancel, Pascal Blanchard, Françoise Vergès. *La République coloniale. Essai sur une utopie*. Paris. Albin Michel. 2003. p 65.

la République en voie d'accomplissement, ce qu'intègre parfaitement la culture coloniale et que met en scène avec féerie l'Exposition de 1931²⁴ ».

Le paradigme de l'Exposition coloniale de 1931.

L'exposition coloniale de 1931 ramasse en un lieu ces propositions convergentes. Le gouvernement confia son organisation au maréchal Lyautey. La mise en scène fut spectaculaire. Pour Steve Ungar²⁵, l'exposition visait à faire de chaque spectateur un explorateur, de manière à conforter pour le visiteur la prise de possession du monde. Il importe alors de noter que dans les quatre sections du site, il en était une consacrée à la France métropolitaine. Le trait rappelle, à une échelle plus grande, la présence d'une section provençale (artisanat, cotonnades...) à l'exposition coloniale de Marseille. Dans tous les cas, c'est bien *La plus grande France* que l'on vient visiter, soit l'addition de l'outremer aux *petites patries*. Dans l'étalage des différences culturelles –rehaussé par l'exotisme architectural de l'exposition- la république rappelle ainsi qu'elle œuvre à la « civilisation » de l'indigène comme elle accultura naguère au projet républicain le Gascon, le Breton. Lyautey souhaite l'exposition pédagogique, éducative, réfutant l'exotisme : « *point de Bamboulas, de ces danses du ventre, de ces étalages de bazar qui ont discrédité bien d'autres manifestations coloniales* ». *De facto*, ce qui se joue dans l'exposition coloniale de 1931 est finalement une manière de lutter contre le sentiment diffus d'une décadence de la France : l'identité nationale est alors une identité impériale ; l'adhésion à la colonisation se comprend alors dans une adhésion au patriotisme²⁶.

Le caractère paradigmatique de l'exposition coloniale de 1931 peut ainsi se saisir dans l'intrication de registres mêlés²⁷ :

- Une volonté pédagogique, où la mise en scène de l'Autre conforte le sentiment de l'identité nationale sous la forme du tableau de la *Plus grande France*. Ce tableau constitue la reprise, hors de la dimension hexagonale, de la dialectique petites patries / Patrie initiée par les républicains. En ce sens, après la Grande Guerre, la différenciation des territoires des colonies et l'ethnisation des indigènes va de pair avec l'affirmation du folklore régionaliste dans la représentation de la *Vraie France*

²⁴ Nicolas Bancel, Pascal Blanchard, Françoise Vergès. *La République coloniale. Essai sur une utopie*. Paris. Albin Michel. 2003. p 110

²⁵ Steve Ungar « La France impériale exposée en 1931 : une apothéose ». *Culture coloniale. La France conquise par son Empire (1871-1931)*. » Paris. Autrement « Mémoires ». 2003.

²⁶ Claude Liauzu et alii. *Colonisation : droit d'inventaire*. Paris. Armand Colin. 2004. p 157.

²⁷ Je ramasse ici –en les simplifiant parfois- les arguments d'Herman Lebovics. *La « Vraie France », les enjeux de l'identité culturelle (1900-1945)*. Paris. Belin. 1995.

qui s'affirme avec l'Exposition des ATP de 1937, prélude pour partie malgré sa dimension Front populaire à la thématique folkloriste de Vichy, des racines²⁸.

- Un rôle idéologique de l'Empire, où la représentation de l'indigène sert le dessein critique de la droite conservatrice et métropolitaine en direction de l'industrialisation, de la disparition des repères traditionnels par l'avènement de la grande industrie et la multiplication des conflits sociaux. Ainsi la *Vraie France* qu'exhibe dans ces discours l'extrême-droite des années Trente contre la France républicaine (Pays réel / pays légal) trouve-t-elle matière à se conforter dans l'exposition de la *Plus grande France*.
- Une vision impérialiste et essentialiste de l'identité française sous le signe d'une francité systématiquement duale (petite patrie / patrie ou colonies / métropole) qui annonce, pour la nouvelle droite, le développement du système discursif vichyssois : celui d'une communauté organique où la différenciation sociale n'implique pas le conflit.

On le voit, ces registres mêlés soulignent tous l'épuisement progressif du modèle républicain, lequel accompagne une inflexion progressive vers Vichy.

Conclure provisoirement.

Le questionnement des liens entre la culture républicaine et le fait colonial se nourrit des progrès de l'histoire culturelle, de l'histoire des représentations²⁹. En soi, l'histoire coloniale dans son rapport à la culture républicaine constitue simultanément un enjeu historiographique et civique. Si l'on accepte les prémisses de cet exposé, alors le fait colonial nous renseigne sur la culture républicaine, son modèle et sa construction historique discordante avec son idéal. C'est là l'actualité paradoxale de la question coloniale, déchirée entre devoir de mémoire (ECJS), approche historique et prescriptions parlementaires. Les pétitions, les débats sur la création Centre national de l'histoire et des cultures de l'immigration, constituent autant d'indices attestant des répercussions sur l'histoire, la recherche et l'enseignement, des interrogations actuelles sur le modèle républicain. A Benjamin Stora qui auscultait le retour du refoulé de la guerre d'Algérie succèdent de manière emblématique le droit d'inventaire du

²⁸ Sur ce point : Pascal Ory. *La belle illusion. Culture et politique sous le signe du Front populaire. 1935/ 1938*. Paris. Plon. 1994. Christian Faure. *Le projet culturel de Vichy*. Lyon CNRS. PUL. 1989. Shanny Peer. Les provinces à Paris : le Centre régional à l'Exposition internationale de 1937. *Le Mouvement social*. n° 186. 2001. Annie Bleton-Ruget. Le Front populaire et les composantes agrariennes de l'identité nationale française : autour de l'exposition internationale de 1937. In Serge Wolikow, Annie Bleton-Ruget Dir. *Antifascisme et nation. Les gauches européennes au temps du Front Populaire*. Dijon. EUD. 1998. p 153-162.

²⁹ Philippe Poirrier. *Les enjeux de l'histoire culturelle*. Paris. Seuil « L'histoire en débat ». 2004.

fait colonial par Claude Liauzu, les réflexions en forme d'essai sur l'utopie de la république coloniale³⁰. A chacun de situer les enjeux des programmes, sa pratique pédagogique au regard de cette nouvelle historiographie, en regard des injonctions au devoir de mémoire.

Vincent Chambarlhac. IHC. uB. UMR CNRS 5605.

³⁰ Benjamin Stora. *La gangrène et l'oubli. La mémoire de la guerre d'Algérie*. Paris. La Découverte « Essai ». 1991. Claude Liauzu et alii. *Colonisation : droit d'inventaire*. Paris. Armand Colin. 2004. Nicolas Bancel, Pascal Blanchard, Françoise Vergès. *La République coloniale. Essai sur une utopie*. Paris. Albin Michel. 2003.

Culture républicaine et République coloniale (1879-1940)

Bibliographie

Cette bibliographie n'est qu'indicative et ne renvoie qu'à la problématique spécifique de cette intervention, laquelle maintenait en hors champ notamment les questions de l'anticolonialisme, de l'exploitation des colonies, comme le regard des colonisés sur le fait colonial.

Un enjeu historiographique.

Nicolas Bancel, Pascal Blanchard. « Les pièges de la mémoire coloniale ». *Les Cahiers français. La mémoire, entre histoire et politique*. Juillet / août 2001. n° 303.

Gérard Noiriel. *Penser avec, penser contre. Itinéraire d'un historien*. Paris. Belin. 2003.

Gérard Noiriel. « L'histoire coloniale, un trou de mémoire ». *Hommes et migrations*. Novembre / Décembre 2000. n° 1228.

Philippe Poirrier. *Les enjeux de l'histoire culturelle*. Paris. Seuil « Points : L'histoire en débat ». 2004. p 180-183, 206-209.

Daniel Rivet. « Le fait colonial et nous ». *Vingtième siècle*. Mars 1992. p 127-138.

Egalement, le compte-rendu effectué par Franck Lefeuvre de l'Université d'été des 29 au 31 août 2001 à Paris « *Apprendre à enseigner la guerre d'Algérie et le Maghreb contemporain* ». Disponible sur le site de l'Académie de Dijon, pages Histoire / Géographie, rubrique « se former », notamment l'intervention de Dominique Borne sur *mémoire et enseignement*.

Une problématique.

Hannah Arendt. *Les origines du totalitarisme* (Tome II. L'impérialisme. Une pensée raciale.). Paris. Gallimard Quarto. 2002. p 415-481.

Nicolas Bancel, Pascal Blanchard, Françoise Vergès. *La République coloniale. Essai sur une utopie*. Paris. Albin Michel. 2003.

Vincent Chambarlhac. « *La République, une nouvelle culture politique ?* ». Intervention à l'IUFM de Bourgogne, 11 et 12 décembre 2003. Texte disponible en version électronique sur le site de l'Académie de Dijon, pages histoire / géographie.

Laurent Dubois. « La République métissée. Citizenship, Colonialism and the Borders of French History. » *Cultural Studies*. Volume 14. n° 1. Janvier 2000. p 16-32.

Herman Lebovics. *La Vraie France. Les enjeux de l'identité culturelle (1900-1945)*. Paris. Belin. 1995.

Gérard Noiriel. *Les origines républicaines de Vichy*. Paris. Hachette « Littératures ». 1999.

Collectifs.

Pascal Blanchard, Sandrine Lemaire. *Culture coloniale. La France conquise par son Empire (1871-1931)*. Paris. Autrement « Mémoires ». 2003.

Pascal Blanchard, Sandrine Lemaire. *Culture impériale (1931-1961). Les colonies au cœur de la République*. Paris. Autrement « Mémoires ». 2003.

Images et colonies (1880-1962). Iconographie et propagande coloniale sur l'Afrique française de 1880 à 1962. Paris. BDIC / ACHAC. 1993.

Claude Liauzu et alii. *Colonisation : droit d'inventaire*. Paris. Armand Colin. 2004.

Plus précisément.

Charles Robert Ageron. « L'exposition coloniale de 1931 : mythe républicain ou mythe national ? » In *Les Lieux de mémoire*, tome 1, La République. Paris. Gallimard. 1984.

Raoul Girardet. *L'idée coloniale en France, 1870-1962*. Paris. Pluriel. 1972.

Catherine Hodeir, Michel Pierre. *L'exposition coloniale*. Bruxelles. Complexe. 1991.

Marc-Henri Piaut « L'hexagone, une conquête coloniale ? ». *Ethnologie française*. 1988. Tome XVIII, 2. p 148-152.

Sylvain Venayre. *La gloire de l'aventure. Genèse d'une mystique moderne*. Paris. Aubier. 2002.

Eugen Weber. *La fin des terroirs*. Paris. Fayard. 1983.